

I. Biografie - Biographie - Biography

OLIVIER DEFRANCE

Lilian et le Roi. La biographie

Bruxelles, Racine, 2015, (336) p.

Jusqu'il y a peu, le lecteur intéressé par la "Question royale", et surtout par la femme qui fit choir Léopold III de son trône devait se contenter d'ouvrages à forte teneur polémique, parfois à charge (Evrard Raskin) mais plus souvent à décharge (Roger Keyes, Jean Cleeremans, Jean Vanwelkenhuyzen...) – surtout dans le monde francophone. Bref, aucune biographie un tant soit peu équilibrée (on n'ose écrire : objective) n'existait encore sur la personne (et l'œuvre !) de Mary-Lilian-Lucy-Josepha-Monique-Baels (1916-2002), épouse morganatique du souverain à partir de 1941, et plus connue sous le nom de "princesse de Rethy" (pour les conformistes) ou de "Liliane Baels" (pour ceux qui ne l'appréciaient pas vraiment). Avec la copieuse étude bouclée l'année dernière par Olivier Defrance, c'est chose vraisemblablement faite, et il faudra sans doute encore un assez long temps pour introduire des apports véritablement novateurs sur le sujet. Une certaine école historiographique contemporaine, peu friande d'essais biographiques qu'elle rattache volontiers à une forme de "petite histoire", pourrait certes s'interroger sur la nécessité de consacrer encore une recherche à une personnalité somme toute secondaire de notre société politique, autour d'une thématique déjà mille fois rabattue. Mais cette école historiographique aurait bien tort, car le personnage en question, outre le fait qu'il a été le catalyseur d'une des plus graves crises existentielles qu'a subies l'État Belgique, a contribué aussi sur le long terme, à faire

tomber l'"idole" – c'est-à-dire le Roi et, au-delà, la monarchie – de son piédestal. Et à briser d'un coup l'image consensuelle, donc unificatrice, de la personne royale pour en faire au regard des bonnes gens "le plus petit commun diviseur", et tout cela pour n'avoir pu ni contrôler ses passions, ni les celer, comme tout monarque digne de ce nom. Sans doute, la contribution d'Olivier Defrance relève-t-elle fatalement un peu de la psycho-histoire, mais si d'aucuns peuvent déplorer que ces péripéties d'alcôve mal gérées ont eu finalement davantage d'impact sur la destinée du pays que les choix politiques hasardeux ou les faux-pas répétés du souverain en 1936-1944, l'historien "de métier", comme le citoyen-lambda, ne peut que le constater. Rendons grâce à l'auteur : il ne se limite assurément pas à des approches psychologisantes. Il décrit en fait avec finesse le milieu social d'où est issue son "héroïne" ainsi que le type d'éducation qu'elle a reçue. Milieu social reflétant cette classe moyenne supérieure de Flandre-Occidentale, très bien-pensante, au fond très traditionaliste, mais cultivant, quoique bien rentée, une frustration certaine de ne pouvoir appartenir "au monde", qui était celui de l'aristocratie de naissance. Le père de Lilian, Henri (dit Harry) Baels, était un assez bon produit de ce milieu : armateur ostendais d'assez fraîche extraction, marié à la fille de notables west-flandriens plutôt cossus, assez actif au sein du *Katholieke Volksbond* et du *Davidfonds* pour devenir échevin de sa bonne ville puis député (1920) puis ministre avant d'accéder à la charge de gouverneur de la province, après un parcours somme toute classique dans les eaux du flamingantisme modéré. Comme il se doit, notre homme a pu donner à ses enfants une bonne éducation dans les institutions chrétiennes les plus cotées, les plus huppées,

et c'est là, manifestement, que sa fille Lilian a eu l'occasion de se frotter à des tenants d'une classe (d'une caste ?) tenue pour "supérieure" à la sienne. Expérience ineffaçable, qui lui donna l'occasion, forte d'une bonne et rigoureuse éducation/socialisation, de se frotter de plus en plus souvent à cette société volontiers cosmopolite, surtout dans l'espace germanique centre-européen : c'est là, dans la seconde moitié de l'entre-deux-guerres, qu'elle va nouer des amitiés et parfois des amourettes au sein des aristocraties autrichiennes et hongroises en perte de vitesse. Le fait que plusieurs membres de ces milieux qu'elle fréquentait avec assiduité aient été tentés de se repositionner utilement en adhérant au nazisme ne semble pas l'avoir émue. Pour elle, pétrie de convictions conservatrices, il y avait nazisme et nazisme : sans percevoir les tendances profondes (et criminelles) de son idéologie, elle l'a sans doute assimilé à une sorte d'auberge espagnole du nationalisme allemand, et elle l'a tenu sans nul doute longtemps pour préférable au communisme dans sa version stalinienne. Rien de très original dans son milieu social. Déjà en contact de manière ponctuelle avec le roi Léopold dans l'avant-guerre et ce "en tout bien tout honneur" (pas question à ce moment de briser son image de "veuf-éploré-de-la-reine-Astrid"), elle a eu l'occasion de pousser plus avant ses relations avec le souverain dans l'été '40 en prenant avec fougue la défense de son père, gouverneur révoqué par le gouvernement Pierlot pour abandon de poste à l'approche de l'ennemi. Il est permis de supposer que cette défense s'acheva dans le lit du monarque, avec l'approbation bienveillante d'une reine Elisabeth, ravie de voir qu'une bonne âme s'employait à rasséréner son grand fils "prisonnier de guerre à Laeken" et passablement ébranlé par la

marche des événements. Si l'intervention des cercles proches de la Cour a été effectivement déterminante pour la disparition du dossier monté à l'encontre de Henri Baels, elle a aussi reçu le coup de pouce bienveillant, ainsi que le montre Defrance, du tout récent secrétaire général à l'Intérieur, le VNV Romsée, et cela lui sera reproché par la suite...L'approfondissement des relations entre le roi et son "amie" se traduisit par une série de faux-pas aujourd'hui bien connus : d'abord un mariage religieux le 11 septembre 1941, qui permettait de satisfaire le conformisme chrétien tout en conservant à la liaison son caractère secret (le propre secrétaire du monarque, le comte Capelle, n'était même pas au courant) puis, par nécessité (Lilian se retrouvant enceinte), la conclusion d'une union civile le 6 décembre de la même année. Cette union civile, réalisée à rebours de toutes les dispositions légales et assortie fatalement d'une certaine publicité, se fit au vif déplaisir des monarchistes les plus lucides, craignant fort les retombées négatives de l'événement. De fait, à l'annonce de la chose (par lettre pastorale lue le 7 puis par publication dans les journaux le 9), l'opinion publique fut stupéfaite. On ne pouvait plus croire au mythe du Roi-prisonnier, et cela ne lui fut pas pardonné dans les couches profondes du pays wallon, qui déplora le maintien de 65.000 des siens derrière les barbelés des *Stalags* et des *Oflag*s pour cinq longues années...

Tel a donc été le moteur affectif de la "Question royale", et toute l'intelligence, toutes les capacités d'entregent de celle que l'on devait désormais appeler la princesse de Rethy n'y put rien changer. D'ailleurs, l'auteur ne le cèle pas, si Lilian Baels était incontestablement intelligente et avait du caractère, cela pouvait

être un mauvais caractère qui allait jusqu'à la volonté manipulatrice. Au fil de toute cette "Question royale", elle se figea plus d'une fois dans l'intransigeance, appuyant son époux dans sa volonté d'obtenir réparation des "outrages" perpétrés à son encontre par le gouvernement Pierlot et le "regonflant" périodiquement quand celui-ci inclinait à jeter l'éponge. Avec le temps et les frustrations de la vie, ce caractère s'aigrit encore, et elle finit par se brouiller avec bon nombre de ses proches, dont le roi Baudouin, qui l'avait tenue un temps pour une mère de substitution. Ses consolations : son mariage avec Léopold tint, nonobstant l'abdication et les infidélités répétées du ci-devant souverain et la Fondation cardiologique qui portait son nom parvint à attirer en sa résidence d'Argenteuil des intervenants de haute qualité. Et une ultime satisfaction, avec la publication en 2001 des mémoires posthumes de son époux...qui montraient qu'il n'avait "rien oublié ni rien appris".

Elle mourut le 7 juin 2002, emportée par la leucémie. Et peu regrettée.

Alain Colignon

PAUL-F. SMETS

Paul Hymans. Un authentique homme d'État

Bruxelles, Éditions Racine, 2015, 486 p.

En février 1946 – moins de cinq ans après le décès, à Nice, de l'homme d'État libéral belge – paraissait, sous la plume de Robert Fenaux, la première biographie consacrée à Paul Hymans (*Paul Hymans. Un homme, un temps*, Office de Publicité, Bruxelles, 507 p.). Une première version en avait été achevée en avril 1943 à Saint-Paul de Vence (Alpes Maritimes). Toutefois, les circonstances de la guerre en retardèrent l'édition, tout en permettant à

l'auteur de compléter et d'enrichir son appareil documentaire. Structuré en cinq parties (quatre parties proprement biographiques et la cinquième s'attachant à l'œuvre, à la pensée et à la psychologie de Hymans), cet ouvrage dense et bien construit, riche des souvenirs personnels de Fenaux comme des confidences de la veuve du défunt, constituait autant une œuvre d'historien qu'un "acte de dévotion" posé par un proche collaborateur, confident et intime, qui avait suivi le ministre d'État dans son "exil libre en terre étrangère".

Près de septante ans plus tard, dans le contexte de la commémoration du cent-cinquantième anniversaire de la naissance de Paul Hymans (1865), Paul-F. Smets, professeur émérite à l'Université libre de Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique, président des Archives et Littérature de Belgique et auteur, aux Éditions Racine, d'une somme consistante sur la saga financière et bancaire de la famille Lambert (2012), signe une nouvelle étude sur celui qui fut tout à la fois leader du parti libéral d'avant la Première guerre mondiale – et, avec le socialiste Émile Vandervelde, le principal ténor de l'opposition au gouvernement catholique homogène –, ministre d'État dans le gouvernement d'Union sacrée de Charles de Broqueville (1914), président, à deux reprises, de l'Assemblée générale de la Société des Nations (1920-1921 et 1932-1933) et, jusqu'en 1936, ministre "semi-permanent" des Affaires étrangères.

La structuration de cet ouvrage d'un calibre très comparable à celui de son lointain prédécesseur frappe par son souci d'un découplage particulièrement serré, puisque Paul Smets a articulé son propos sur près de 250 rubriques qui épousent, dans un très soigneux respect de la chronologie, la longue trajectoire

d’Hymans, de ses années de jeunesse à la mort en exil.

Il est manifeste, ensuite, que l’auteur a su tirer le meilleur parti des profondes évolutions de la discipline historique depuis 1945, tout comme de l’abondance des publications en histoire de Belgique contemporaine et de l’accès à de nombreuses, voire nouvelles sources. Nous épingleons ici les *Mémoires* de Paul Hymans, publiés en 1958 par Frans Van Kalken et John Bartier, les très riches papiers personnels de l’homme politique (confiés peu de temps avant la Seconde guerre mondiale aux Archives générales du Royaume, et légués à l’Université libre de Bruxelles, dont ils ont rejoint le Service des archives en 1995) ou encore la presse belge numérisée et OCRisée par la Bibliothèque royale de Belgique en collaboration avec le CegeSoma.

Dans un style vif, clair et sobre, Paul Smets offre au lecteur un portrait vivant et complet d’un homme qui a intégré les influences intellectuelles ou morales les plus diverses : celle de son milieu familial protestant libéral, tout d’abord, qui l’ancrera à jamais dans le mépris du matérialisme et dans une sensibilité fondamentale au spiritualisme et au déisme; celle du personnage qui demeurera jusqu’au bout – et en dépit de ses propres évolutions – son “modèle”, Walthère Frère-Orban, figure majeure du libéralisme de gouvernement de la seconde moitié du 19^e siècle; celle des sciences sociales, en plein essor à la charnière des 19^e et 20^e siècles, et qui ont indubitablement exercé un rôle déterminant dans sa réceptivité aux nouvelles problématiques sociétales et dans sa conversion à l’idée démocratique; celle de la franc-maçonnerie, enfin, qui lui permettra,

à ses débuts, de “tester” certaines de ses idées comme autant de ballons d’essai.

L’ouvrage de Paul Smets restitue également les multiples facettes de celui qui, plus que l’“homme d’État” que la “Grande guerre” révéla et que l’entre-deux-guerres confirma, fut aussi bibliothécaire, avocat, journaliste, professeur, écrivain, historien, biographe, conférencier et diplomate. Des aspects méconnus ou même controversés de la figure de Paul Hymans s’y trouvent en outre mis en lumière. Ainsi de son adhésion enthousiaste à la cause du capitaine Dreyfus, à la fin du 19^e siècle, de sa contribution majeure à la démocratisation du libéralisme belge, du rôle effectif qu’il assumait durant la Première guerre mondiale, de l’épisode de Limoges – vitupéré par la presse collaborationniste au cours de l’été 1940 –, de son parcours maçonnique ou encore de sa postérité. Nous relèverons encore, à cet égard, les réflexions qu’apporte l’auteur sur “la mémoire et l’analyse” (p. 442-444) et “l’analyse de la mémoire” (p. 445 et sv.).

Par-delà, c’est un demi-siècle d’histoire qu’embrasse ce livre qui brosse, à travers les singularités et les méandres d’un (exceptionnel) parcours personnel, le basculement de la démocratie – selon la formule de l’historien et philosophe français Marcel Gauchet – de la “crise du libéralisme” jusqu’à “l’épreuve des totalitarismes”.

Il faut savoir gré à Paul-F. Smets d’avoir su, avec lucidité, distance et élégance, éviter les dangers de l’hagiographie, lesquels font d’ailleurs l’objet de considérations originales de Pierre Mertens, dans son “avant-dire” [“Lettre (plus qu’) ouverte à Paul-F. Smets”, aux p. 7-11]. Ceci sans chercher aucunement

à maquiller la “fascination” que lui inspire son sujet. Quant aux souvenirs d’ordre personnel, ils se concentrent dans la postface pleine de délicatesse et d’émotion que signe Pierre Goldschmidt, petit-neveu de Paul Hymans (p. 455-461).

En conclusion, nous regretterons essentiellement l’un ou l’autre anachronisme : ainsi, le terme de “libéral de gauche” (utilisé par Pierre Mertens dans sa préface, à la page 10) ou celui de “libéral social” (page 41) renvoient bien davantage aux positionnements (ou errements ?) ultérieurs des avatars successifs du parti libéral belge, qu’à la place de Paul Hymans au sein de sa mouvance politique, où c’est bel et bien Paul Janson et ses “libéraux progressistes” qui incarnaient “l’aile gauche”. Sur ce plan, le “génie” de Paul Hymans fut d’être capable, plus et mieux qu’aucun de ses pairs, d’effectuer la synthèse et de faire la preuve d’une “vraie générosité envers l’avenir”. Dans un autre ordre d’idées, le qualificatif d’“authentique” dans le titre n’était probablement guère indispensable, tant il est manifeste que Paul Hymans – le premier Belge à tenir les grands rôles sur la scène internationale, inaugurant une “série” qu’illustreront par la suite Paul-Henri Spaak, Jean Rey ou Herman Van Rompuy – sut se montrer, sa vie durant, à la hauteur de son destin et de sa condition d’“homme d’État”.

Avec ce livre, l’ambition affichée de l’auteur est de (démontrer que “Paul Hymans reste à la mode” (p. 453). Il n’est pas contestable que le résultat est à la hauteur des objectifs du projet. On ne peut cependant se défaire d’un léger sentiment de “trop peu” en refermant cet ouvrage, dont bien des pans auraient pu être développés davantage. Gageons donc qu’il constitue avant tout une invitation ou une

incitation à de nouveaux travaux en histoire politique, en histoire des idées et en histoire des relations internationales. Tout en notant que Paul-F. Smets lui-même vient d’apporter un complément bienvenu à son travail, en publiant, le 15 novembre 2016, un livre au format “poche” intitulé : *Paul Hymans, un intellectuel en politique. La plume et la voix* (Éditions Racine, Bruxelles, 288 p.).

Marc D’Hoore

II. Cultuurgeschiedenis - Histoire culturelle - Cultural History

ROSINE DE DIJN

Einstein en Elisabeth. De ongewone vriendschap tussen een ongewone geleerde en een ongewone koningin van België

Amsterdam, 2015, 286 p.

Albert Einstein und Elisabeth von Belgien. Eine Freundschaft in bewegter Zeit

Regensburg, 2016, 183 S.

Journaliste en historica Rosine De Dijn heeft al heel wat werken op haar actief. Sinds 50 jaar leeft ze in Duitsland en heeft voor een Duits publiek populair-wetenschappelijke boeken over Vlaanderen en België gepubliceerd, naast werken over de Tweede Wereldoorlog.

Albert Einstein is één van de meest tot de verbeelding sprekende figuren uit de twintigste eeuw. Niet alleen als geniale wetenschapper, ook omwille van zijn pacifistische streven, was hij een buitenbeentje in de Duitse geschiedenis van de eerste helft van de eeuw. Het bindmiddel bij de vriendschap tussen Einstein en Elisabeth was ongetwijfeld de muziek, beiden speelden viool. In de late jaren 1920 en vroege jaren 1930 was Einstein dan ook soms te gast op het paleis om samen met de koningin en enkele muzi-

kale geestesgenoten te musiceren. Muziek stond ook spreekwoordelijk in het centrum van beider belangstelling. In zijn zoektocht naar wetenschappelijke verklaringen was Einstein trouwens niet op zoek naar het grootste vernunft, maar wel naar 'de hoogste muzikaliteit' (p. 111). En in het verwerken van tegenslagen en tragedies in het leven, waren beiden de overtuigd dat muziek een transcendent middel was om het leed te boven te komen.

Zoals ze met Einstein hartelijke contacten onderhield, zo had de openhartige koningin vele contacten in de culturele wereld. Net omdat ze Einstein na hun kennismaking in 1927 tot zijn exodus in 1933 slechts sporadisch zag, en net omdat hij in de twintig jaren daarna nooit meer naar Europa terugkwam, net daarom is de correspondentie zo significant. Bij andere vriendschappen, denken we iemand als Romain Rolland, of dichter bij huis, Camille Huysmans, was het contact even intens en de gesprekken veelvuldiger dan de brieven met Einstein. Een boek als dit kon er komen door het aura dat een figuur als Einstein nog steeds omgeeft, en door de afwezigheid die in de brieven wordt uitgedrukt, meer dan door de vriendschap op zich. Meer dan elders blijft Einstein in Duitsland een cultfiguur. Geen wonder dat het boek nog geen jaar na de Nederlandstalige uitgave, al in het Duits verschijnt.

Deze brieven waren reeds het onderwerp van een groot Einsteinhoofdstuk in een biografie van Elisabeth¹, nu vormen ze het fundament voor een boek dat geheel is gewijd aan de vriendschap tussen Einstein en Elisabeth. Uiteraard heeft de auteur bijkomend literatuur-

en archiefonderzoek gedaan, en heel wat betrokkenen gesproken. Historici verwijten journalisten soms dat ze informatie halen uit allerlei literatuur die niet in voetnoten wordt weergegeven, maar alleen achteraan wordt opgelijst. Bij historici helt deze intellectuele correctheid dan soms weer over naar een woekering van verwijzingen in voetnoten. Van dit euvel is in dit boek geen sprake. Meer dan de auteur, zal het de uitgever zijn geweest die een boek zonder voetnoten wilde. Het is ook jammer dat er achteraan geen register van namen en plaatsen is opgenomen.

Het schrijftalent van De Dijn maakt echter veel goed. Men kan vermoeden dat de auteur zelf ook een muzikale ziel is, wat ze weet zinnen en passages als een muziekstuk te componeren. Musici die proza schrijven weten vaak ritme en tempo in hun tekst te leggen, hetgeen minder muzikale auteurs ontberen. Een van de mooiste voorbeelden van deze kunst is de recente magistrale Beethovenbiografie van Jan Caeyers, die van begin tot eind moeiteloos leest als een symfonie². De link met Beethoven in een recensie van een boek over Einstein is overigens niet toevallig. Niet alleen uiterlijk was Einstein, net als Beethoven, een romantische verschijning. De revolutie die Beethoven in de muziek ontzettende, wist Einstein een eeuw later in de wetenschap te bewerkstelligen.

Het is overigens niet zo moeilijk om op een aantrekkelijke manier over beide figuren te schrijven. De spontaniteit Elisabeth is bijwijlen zo ontwapenend, dat Einstein helemaal niet het gevoel had bij een koningin te gast te zijn. "Hoe spreekt u haar aan?", werd hem wel eens door journalisten ge-

1. WILLEM ERAUW, *Koningin Elisabeth. Over pacifisme, pantheïsme en de passie voor muziek*, Gent, 1995, p. 161-202. 2. JAN CAEYERS, *Beethoven. Een biografie*, Antwerpen 2009. Dit werk maakt in de Duitse vertaling sinds enkele jaren furore in Duitsland als hét nieuwe standaardwerk over de componist en mythische figuur in de Duitse geschiedenis.

vraagd. “Met haar naam natuurlijk”, antwoorde hij laconiek. En Einstein zelf drukte zich vaak op een grappige manier uit. Zo beschreef hij het schoolmeesterachtige karakter van medebanneling Thomas Mann uit als : “hij zoekt steeds iemand die hij de les kan spellen. Er zijn maar weinig dingen die hij niet kan verklaren. Ik heb steeds nieuwsgierig en geduldig afgewacht tot hij mij de relativiteitstheorie eens zou uitleggen” (p. 168).

Het bijzondere aan het boek is bovendien de verbinding die De Dijn met het heden maakt. Verschillende locaties waar het verhaal zich afspeelt, worden gespiegeld aan diezelfde plaatsen en hoe die er vandaag uitzien (of er ‘niet uitzien’). Zo verweeft ze haar woede over de lelijkheid van het hedendaagse Brusselse Brouckèreplein met de charme die het had toen Einstein er logeerde in het befaamde Hotel *Métropole*. Einsteins maandenlange verblijf in De Haan wordt gespiegeld aan een wandeling naar het Einsteinbeeld dat er vandaag staat. In Possenhofen, Elisabeths geboorteplaats, gaat De Dijn weemoedig op zoek naar getuigen en anekdotes. Caputh bij Berlijn, waar Einstein zijn houten huis bij het meer had, is aanleiding voor een poëtische reflectie over hoe gelukkig Einstein er moet geweest en welke idyllische plek het ook vandaag nog is.

Het plezier dat een breed publiek aan dit rijkelijk geïllustreerde boek zal hebben, ligt net in de relatie die de auteur opbouwt met haar thema, in haar liefdevolle benadering van haar onderwerp. Hierin ligt de kern van waardevolle geschiedschrijving. Menig vakhistoricus benadert zijn studieobject als een levenloos lijk, dat hij met pedante machtswellust en tomeloze kennisdrift dissecteert.

Een auteur zoals De Dijn, die het verleden mijmerend en dromend doet herleven, benadert haar studieobject niet als een lijk, maar wel als een geliefde. In het besef dat het verleden altijd een mysterie is, zoals de ziel van je geliefde ook altijd een mysterie blijft.

De beste geschiedschrijving ontstaat niet vanuit de kennisdrang, maar vanuit de verbeelding, die het verleden in de tekst doet herleven. Het is het mysterie van de afwezigheid van het verleden, dat je enkel met verbeelding kan invullen, zoals de inscriptie in het boek dat het bronzen Einsteinbeeld in De Haan in de hand heeft, vermeldt : “Verbeelding is belangrijker dan kennis”.

Willem J. Erauw

BERTRAND FEDERINOV, GILLES DOCQUIER & JEAN-MARIE CAUCHIES (DIR.)

À l'aune de 'Nos Gloires' - Édifier, narrer et embellir par l'image. Actes du colloque tenu au Musée royal de Mariemont les 9 et 10 novembre 2012

Bruxelles, Musée royal de Mariemont, Presses de l'Université Saint-Louis, 2015.

Les ouvrages collectifs comportent souvent des contributions de valeurs inégales et c'est spectaculairement le cas de ce volume.

À côté de chapitres très intéressants et critiques, on trouvera donc des pages d'hommages appuyés (notamment par leurs propres enfants) des deux dessinateurs de ces images, offertes en échange de la consommation de certains produits, et surtout un “chroniqueur” (*sic*) injuriant les artistes confirmés (p. 63) et lançant ses anathèmes contre les critiques d'art qui ont été incapables de mettre en valeur le talent de ces deux illustrateurs.

Bien des pages sont inutiles : détails superflus sur l'entreprise "Historia" et ses locaux, ou encore description des programmes, compétences et enquêtes en histoire suggérées par la Communauté française, autant de renseignements aujourd'hui faciles à trouver sur des sites (par exemple celui d'" Histoire et enseignement"), régulièrement mis à jour.

Si le très monarchiste et conservateur abbé rédacteur des légendes fait l'objet d'un intéressant portrait par Eric Bousmar, était-il nécessaire, pour ce personnage finalement peu marquant, de consacrer 22 (vingt-deux) pages à ses maigres publications (manuels indéfiniment réédités ou articles de très large vulgarisation) détaillées à l'extrême en allant jusqu'à préciser sur quel papier (*Featherweight*) est réalisé le tirage ?

En refermant le volume on ne peut que regretter que les questions du lecteur restent sans réponse.

Les chapitres se découpent selon des tranches chronologiques classiques mais on ne perçoit pas de réflexion transversale sur l'idéologie souterraine de cette collection, le choix des "grands hommes", l'usage des mots ("nous", la Belgique, nos régions...).

Quelle est la problématique générale du volume, au-delà des détails surabondants ?

La fidélisation des enfants aux produits et marques à travers des chromos, pins, ca-deaux aurait pu être étudiée du XIX^e siècle à nos jours, en se concentrant sur la France et la Belgique et aurait constitué une intéressante introduction au volume.

Le lecteur aurait pu espérer une comparaison des images Historia avec les autres visions de l'histoire de Belgique présentées à travers les chromos.

Les auteurs semblent ignorer les "100 images d'histoire de Belgique" qui furent vendues dans toutes les papeteries à public scolaire jusque 1960, les chromos Liebig (qui avaient aussi leurs héros belges mais pas forcément les mêmes qu'Historia), et surtout les albums du chocolat "Senez-Sturbelle" qui, dans l'entre-deux-guerres retraçaient l'histoire de Belgique à travers ses chromos et dont "Historia" semble bien s'être inspiré.

Quels événements, quels personnages retiennent les uns et les autres ? Quel sens leur donnent-ils ?

On aimerait aussi connaître le tirage réel de "Nos gloires", avec une différenciation selon les volumes car, tout comme aujourd'hui, les premiers numéros des publications en série sont plus souvent acquis que les suivants.

Peut-on mesurer l'impact de ces chromos et de leurs légendes édifiantes ?

On s'interroge aussi sur le choix de ces illustrateurs : pourquoi, alors que les photos deviennent performantes, la marque a-t-elle voulu ces chromolithographies réalisées par des artisans certes consciencieux et minutieux mais dont le style figuratif descriptif (Huens recopiait des gravures anciennes, des tableaux mais aussi des planches du dictionnaire !) était obsolète dès sa parution. Leur esthétique hyperréaliste était, selon la belle formule d'Alain Colignon, jointe à un texte constituant un "véritable fossile idéologique".

Enfin, on pourra regretter que la bibliographie soit parfois datée (un article de J.-J. Hoebanx de 1981, plutôt que le livre de Michel Staszewski *1830-1980 : Cent cinquante ans de cours d'histoire*) et que n'aient pas été invités à apporter leur éclairage critique ceux qui, il y a plus de vingt ans, avaient déjà analysé l'usage politique de ces héros et événements de l'histoire belge à travers les médias les plus divers.

Un beau sujet donc, mais traité de manière décevante.

Anne Morelli

FRANK OLIVER SOBICH & SEBASTIAN BISCHOFF

Feinde werden. Zur nationalen Konstruktion existenzieller Gegnerschaft : Drei Fallstudien

Berlin, Metropol-Verlag, 2015, 361 p.

La construction de l'image négative de l'Autre comme ennemi de sa nation est l'objet de ce livre écrit conjointement par Frank Oliver Sobich et Sebastian Bischoff. À travers une analyse de la presse, ils étudient la perception de trois événements politiques et militaires dans l'Allemagne wilhelminienne (entre 1897 et 1915/16) : la révolte des Boxers en Chine; le soulèvement des Hereros et des Namas en Afrique de l'Ouest; la résistance des Belges à l'invasion allemande en août 1914.

Cet ouvrage s'inscrit dans un courant d'étude sur la perception/réception de l'Autre, qui a été porteur dans la recherche sur les rapports franco-allemands. En témoigne le livre de Michael Jeismann sur l'image de l'ennemi tant du côté allemand que français à travers un ensemble de sources diverses : *Das*

*Vaterland der Feinde. Studien zum nationalen Feindbegriff und Selbstverständnis in Deutschland und Frankreich (1792-1918)*³. À l'inverse de ce dernier qui a étudié les stéréotypes sur le long terme dans deux pays afin de montrer la persistance et la fonction de la notion d'ennemi, Sobich/Bischoff se concentrent sur une période plus restreinte et sur l'analyse de la presse allemande uniquement. Ils soumettent les articles relatifs aux thèmes indiqués ci-dessus à un cadre d'analyse issu de la sociologie permettant de faire ressortir le processus dynamique de la construction de l'image de l'ennemi. Le recours à un tel canevas théorique distingue encore le livre de Sobich/Bischoff de celui de Jeismann qui effectuait une analyse sémantique et iconographique des représentations liées aux concepts de nation et d'ennemi, constitutives de la construction de soi par rapport à un autre, autrement dit de l'"intégration négative".

La révolte des Boxers, analysée par Sobich, envisage le soulèvement entre 1899 et 1901 d'une partie de la classe populaire chinoise, soutenue par l'impératrice douairière Cixi, contre la présence des étrangers (missionnaires, diplomates, industriels). Les massacres perpétrés touchèrent davantage de Chinois convertis au christianisme (environ 30.000) que d'étrangers (env. 231). Le second cas d'étude, encore étudié par Sobich, fait référence à la révolte des Hereros et des Namas contre l'Empire allemand comme puissance coloniale entre 1904 et 1907. Ces éleveurs et bergers s'opposèrent aux mauvaises conditions de travail chez les fermiers allemands qui, de surcroît, les contraignaient à modifier complètement leurs traditions. Le but de cette révolte était de

3. Publié chez Klett/Cotta à Stuttgart en 1992. Traduction française : MICHAEL JEISMANN, *La patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, Paris, CNRS, "De l'Allemagne", 1997.

bouter les Allemands hors d'Afrique; la répression par l'armée fut très violente : la victoire des Allemands à la bataille de Waterberg fut suivie par des persécutions et la volonté d'exterminer ce peuple. Le dernier thème, abordé quant à lui par Bischoff, porte sur le mythe des francs-tireurs, créé lors de l'invasion allemande en Belgique en août 1914 dans le contexte inattendu de la résistance de la Belgique. La répression allemande à l'encontre des populations civiles, supposées tirer sur les soldats du *Reich*, fut particulièrement meurtrière : plusieurs milliers de personnes dont des femmes et des enfants furent ainsi exécutés au cours des premiers mois de la guerre. C'est ce qu'on a appelé les "atrocités allemandes", lesquelles suscitèrent de nombreuses réactions dans les milieux politiques, académiques et journalistiques au niveau international.

La révolte des Boxers, le soulèvement des Hereros et des Namas et l'opposition belge à l'invasion allemande mobilisèrent des préjugés à l'égard des populations qui, de positifs ou neutres, devinrent négatifs. Dans ces trois cas, un phénomène relevant de la psychologie sociale est à l'œuvre : la transformation de l'Autre en un être sauvage (*Savagisierung*). Un tel processus participe d'une construction sociale de l'image négative de l'Autre qui sert en même temps à la construction de (l'image positive de) sa propre identité en opposition à cet Autre. Si ces cas diffèrent fortement au niveau des circonstances, ils ont ceci en commun qu'ils ont vu se déployer une violence excessive de la part des militaires allemands contre les populations concernées. De surcroît, analyser et comparer plusieurs cas d'étude datant de la même époque permet de renforcer la valeur explicative d'un modèle visant à déconstruire de telles images.

En effet, les auteurs appliquent un modèle élaboré à la fois empiriquement et théoriquement dans les sciences sociales. Ce modèle analyse la construction de l'image de l'ennemi en 7 étapes : délimitation d'un groupe en lui attribuant des caractères propres; essentialisation de ces caractères; homogénéisation; établissement de ce groupe comme antagoniste et présentant une menace pour sa propre nation; usage sur le plan discursif d'arguments ambivalents pour stigmatiser ce groupe; "démonisation" du groupe en lui prêtant des intentions mauvaises et en exagérant ses actes; déshumanisation de ce groupe en en faisant une bande de sauvages.

Les sources utilisées tant par Sobich que par Bischoff sont la presse allemande de l'époque, à partir d'une sélection de journaux à grand tirage de tendance libérale, conservatrice, catholique ou social-démocrate : *Allgemeine Zeitung*, *National-Zeitung*, *Norddeutsche Zeitung*, *Vossische Zeitung*, *Vorwärts*, pour citer les principaux. L'analyse menée est de type discursif et tend à montrer chronologiquement comment les images, et donc la perception dans l'espace public (dont les opinions sont à la fois reflétées et créées par la presse), de la Chine et des Boxers, de l'Afrique de l'Ouest et de ses populations indigènes, de la Belgique et de sa population civile sont façonnées.

Ce compte rendu se focalise sur la "question belge". L'auteur présente la littérature secondaire y afférente de manière exhaustive en mentionnant essentiellement les monographies rédigées en allemand, anglais, français et néerlandais sur la neutralité belge, le travail forcé et les déportations, les atrocités allemandes, les demandes de réparations dans le cas du travail forcé et les procès, les violences antiallemandes à Anvers ainsi que

la question flamande. Cet état de l'art, établi dans l'introduction, sert d'arrière-plan à l'analyse de la presse réalisée dans le chapitre *ad hoc*. Au début de ce long chapitre, Bischoff résume les arguments avancés dans la littérature consacrée à la question très controversée des atrocités allemandes : s'appuyant non seulement sur l'ouvrage de référence de Horne et Kramer⁴ mais aussi sur des études allemandes moins connues comme celle de Lothar Wieland⁵, il montre comment la légende des francs-tireurs s'est installée comme cadre unique d'interprétation des coups de feu tirés sur l'armée allemande, instaurant une forme de paranoïa chez les soldats qui s'est manifestée par des représailles disproportionnées sur la population civile.

Pour commencer, Bischoff rappelle les représentations courantes de la Belgique en Allemagne avant la Première Guerre mondiale. Celles-ci dépendaient fortement de la mouvance idéologique : si les libéraux voyaient dans l'État constitutionnel belge un modèle d'équilibre entre les pouvoirs, les Protestants n'avaient que peu d'affinités pour un pays de culture catholique et les sociaux-démocrates critiquaient le système d'exploitation capitaliste pour ses salaires parmi les plus bas d'Europe et ses horaires parmi les plus longs. Cela dit, la Belgique faisait partie, grâce à sa colonie notamment, des grandes puissances que l'on respectait.

L'analyse de la presse allemande au cours des premiers mois de la guerre constitue le cœur du chapitre. Plusieurs thèmes, couverts par les journaux de l'époque, sont passés en revue : la neutralité belge; les

exactions commises contre les Allemands vivant en Belgique et leur prétendue expulsion; enfin, la question centrale des francs-tireurs. Le traitement de cette dernière traduit le changement de perception que les Allemands ont de la population belge : de "peuple civilisé" (*Kulturvolk*), elle devient, suite aux incidents provoqués par les suppriés francs-tireurs, un agrégat d'"animaux à forme humaine" (*Bestien in Menschengestalt*). La production de ce mythe, lié à l'attribution de traits cruels aux Belges tirant sauvagement sur les Allemands, sert à justifier en retour la répression particulièrement dure exercée par ces derniers : massacres de civils, destructions de villes et villages, incendie de la bibliothèque de Louvain... Une telle justification participe de la construction d'une image positive de soi, laquelle cherchait également à contester les affirmations des forces de l'Entente selon lesquelles les Allemands faisaient la guerre contre la population civile. En ce qui concerne la distribution de ces images négatives dans le spectre de la presse allemande, elles se retrouvent à gauche comme à droite, à une nuance près pour la presse social-démocrate, soucieuse d'une vue plus adéquate des événements et critique à l'égard du comportement de l'armée allemande (p. 261sq.). Cette voix est cependant restée minoritaire, le gouvernement allemand cherchant à museler la presse au nom de l'union sacrée (*Burgfrieden*).

Si Bischoff rappelle ce que la reconnaissance historiographique de la légende des francs-tireurs doit au livre de John Horne et Alan Kramer sur les atrocités allemandes, il signale aussi que ce n'est qu'en 2001, soit 55 ans

4. JOHN HORNE & ALAN KRAMER, *German Atrocities, 1914 : A History of Denial*, New Haven, Yale University Press, 2001 (trad. française : *1914, les atrocités allemandes*, Paris, Tallandier, 2005). 5. LOTHAR WIELAND, *Belgien 1914. Die Frage des belgischen "Franktueurkrieges" und die deutsche öffentliche Meinung von 1914 bis 1936*, Frankfurt/Main, Peter Lang, 1984.

après l'établissement de la "factualité" de cette légende par une commission d'historiens belges et allemands, que l'État allemand s'est officiellement excusé à Dinant pour les crimes commis contre les civils. Un tel écart chronologique révèle le hiatus qui peut exister entre, d'un côté, la recherche scientifique et, de l'autre, l'acte politique de contrition.

Par cette analyse des mécanismes de formation de l'image de l'Autre à l'ère des nationalismes, ce livre se veut une contribution à un débat sur les causes de l'escalade de la violence au début du 20^e siècle, laquelle repose notamment sur une déshumanisation de l'ennemi. Le pari est gagné pour cette étude sur la perception par l'espace public allemand de l'Autre africain, belge ou chinois : y est révélée la construction d'une image nationale de l'Autre comme ennemi au contenu idéologique raciste (reposant sur une hiérarchisation des peuples et des cultures), lequel est certes plus patent dans les cas africain et chinois. Ce pari gagné en ce qui concerne les résultats de recherche indique, en outre, l'utilité du recours à la méthode comparative et à la métaréflexion sur le cadre théorique mis en application.

En conclusion, ce livre est fort intéressant à lire, moins par ce que l'on apprend sur la perception de la Belgique en Allemagne au moment de l'invasion (il n'apporte pas de révélation particulière) que par la méthode visant à décortiquer la presse selon le modèle décrit ci-dessus : l'analyse minutieuse de ce type de source révèle le processus de diabolisation de l'adversaire et permet, par ailleurs, de nuancer certaines affirmations ponctuelles de l'historiographie contemporaine. L'intérêt majeur de cet ouvrage réside donc dans la déconstruction d'une image pour en dévoiler

les mécanismes de construction. Une bonne source d'inspiration pour d'autres études sur les images et les perceptions de l'Autre et de Soi.

Geneviève Warland